

AVANT-PROPOS

Ce roman n'est pas sorti tout droit de mon imagination et s'inspire largement mais très librement de faits réels. J'espère n'avoir pas trop trahi l'Histoire, la grande, celle que les hommes ont écrite avec leur sang et leurs larmes. En revanche la petite histoire de Pierre Dorban ne saurait être le reflet fidèle de l'existence de Pierre Dugave, mon père. J'ai passé sous silence certains épisodes véridiques de son parcours. J'ai remplacé les blancs par quelques péripéties de mon invention et j'ai pour cela créé certains personnages. D'autres, qui ont effectivement existé, ont dans ce récit un rôle subalterne. C'est un choix que m'a dicté l'écriture sans autre raison expliquant leur rôle ainsi altéré. J'assume pleinement tous ces arrangements avec la vérité et, comme l'écrit Alexandre Jardin, "à force d'autohypnose narrative, je suis parvenu à presque y croire". Bien que souvent racontée à la première personne, celle de Julien, le fils, cette histoire se veut donc celle de son père. C'est un récit tout en contours et détours, comme peut l'être une vie, qu'elle soit vécue ou fantasmée, racontée par un esprit vieillissant égaré dans des souvenirs capricieux et parfois contradictoires.

Ma mère m'avait autrefois suggéré d'écrire la biographie de Papa. Il y avait la matière : jeune apprenti chaudronnier devenu ingénieur principal puis directeur à la SNCF, réfractaire au STO et résistant farouche à l'occupant nazi, engagé volontaire dans les Forces Navales Françaises Libres, débarquant en Italie, combattant en Indochine, il n'a pas eu une vie ordinaire. Mais il se montrait réservé, voire réticent lorsque son épouse mentionnait ce projet de livre. Il aimait me raconter son histoire mais je crois qu'il n'avait aucune envie de la voir mise en lumière. Non pas qu'il mentît ou inventât, craignant de se voir confondu par les témoignages d'autres

protagonistes. Ses faits d'armes avaient été récompensés par la croix de Guerre, la médaille d'Extrême-Orient puis, au terme de sa carrière, par la Légion d'Honneur. Il n'aimait simplement pas se confier et encore moins se vanter. C'était un homme pudique, voire secret. Il estimait que les choses ne se vivent qu'une fois ; certaines doivent être oubliées. Il était modeste mais avait une haute idée de son rôle de pilier du foyer, époux fidèle et père aimant. Il restait discret sur sa vie intime, celle d'amant, mais aussi sur son existence de jeune homme embringué par le destin dans une série d'affaires où il n'avait pas toujours eu le beau rôle et encore moins le choix. Il ne se confessait qu'aux prêtres. J'estime, quoique très proche de lui, l'avoir assez peu cerné. Et je regrette à présent de ne pas avoir découvert qui il était vraiment.

J'ai davantage percé à jour ma mère avec qui j'ai longtemps entretenu une relation complice et bien trop fusionnelle. Mais depuis que je me suis envolé du nid familial, nos rapports ont été marqués par le dépit, la défiance et trop souvent par les conflits malgré notre amour réciproque. Elle n'a pas accepté que je me soustraie à son influence. La seule personne trouvant grâce à ses yeux était Pierre, son mari, mon Papa. Et encore... Il a reçu la canonisation maternelle à titre posthume puisque, dans la vraie vie, il s'en est allé le premier. Mais Maman s'est toujours tenue dans son ombre, à la fois chœur et arc-boutant, étincelle et mouchoir. Ils composaient parfois un seul et même être et je ne peux l'oublier, elle, quand je parle de Papa. C'est pourtant bien lui le personnage pivot de ce roman, un homme en apparence solide et rugueux mais rongé par le doute et dévoré par des regrets – ou peut-être des remords – dont je n'ai jamais bien compris l'origine. Il vous suffira donc de lire entre les lignes, de vie, d'amour, de force ou de chance, pour vous faire votre propre idée. Et ne me demandez pas si, à tel ou tel endroit de ce récit, je parle de l'homme vrai ou bien du personnage. Je ne saurai quoi vous répondre puisque, tout compte fait, je n'ai pas bien connu mon père.

*Christophe Dugave
Bonnelles – Février 2021*

I

C'est arrivé le dernier samedi d'octobre 2011.

L'automne avançait à pattes de velours, semant dans le jardin des taches cerise et safran. Les frondaisons tournaient fauve, saumon et citron. Je ratissais les feuilles sous le kaléidoscope du grand érable où vent et soleil jouaient à chat. Déjà, les premiers branchages défeuillés griffaient le ciel, effilochant les rares nuages, flagellant le sol d'ombres qui s'allongeaient. L'air sentait le feu de bois, la terre encore tiède et l'herbe mouillée. C'était un cessez-la-pluie entre deux perturbations, une journée de ciel trop bleu pour que ça dure. Et pour moi, tout cela a pris fin sur le coup des 11 heures quand Laure a déboulé, téléphone à la main, l'air de circonstances. J'ai tout de suite compris que ce n'était pas grave mais que je pouvais dire adieu à ma journée de jardinage.

J'ai tenté une échappée, fait signe à ma femme que j'avais les mains terreuses, mais elle m'a collé le combiné du sans-fil contre l'oreille. J'avais bien essayé ; c'était raté.

L'imprévu au téléphone est rarement une bonne nouvelle. A l'autre bout de la ligne, j'ai tout de suite reconnu Fabienne, l'une des responsables administratives de "La Claire Fontaine".

— Monsieur Dorban ?

J'avais bien envie de répondre que c'était une erreur mais Laure avait déjà vendu la mèche. Dans mon dos, Eloïse et Adrien avaient abandonné la séance de gouache et piétinaient dans les tas de feuilles. Leurs cris ont composé un "oui" confus qui a encouragé Fabienne.

— C'est à propos de votre Papa. Nous avons un souci...

J'avais déjà compris. Papa, un samedi comme celui-là, ne pouvait être qu'un problème.

— Il veut absolument aller à Saint-Jean-de-Luz... En taxi, en bus ou à pied.

— Vous pouvez me le passer ?

Fabienne m'a expliqué qu'il n'était déjà plus dans sa chambre et qu'il jouait à cache-cache avec le personnel de l'EHPAD. Il visait sans doute le portail automatique pour tenter de le franchir au passage d'un véhicule. Ce matin les visites étaient rares, mais en début d'après-midi, il n'aurait pas longtemps à patienter pour se faire la belle, sur deux jambes ou trois pattes puisqu'il avait, paraît-il, emporté sa canne. Je savais que la perspective d'un déjeuner manqué ne le rebuterait pas. Et pourtant les repas étaient devenus sa principale préoccupation !

— Normalement, je viens le voir demain...

Je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça. Cela ne réglait en rien le problème immédiat. Fabienne a insisté :

— Il y a bien l'agent technique... Mais vous comprenez, il n'est pas là pour retenir les résidents. Et avec votre Papa, les infirmières ne font pas le poids. On ne voudrait pas qu'il blesse quelqu'un ou qu'il se fasse mal.

J'ai failli demander « Vous croyez ? », mais cette fois je me suis abstenu. Je savais bien que Papa n'hésiterait pas à frapper. Les jambes le trahissaient peut-être mais ses bras étaient encore musclés. Du haut de ses 1 mètre 93, il pouvait taper fort, quitte à ce qu'il verse à son tour. Et tombant de tout là-haut, la tête prenait à coup sûr. C'était arrivé plus d'une fois : il y avait suffisamment de choses cassées à l'intérieur de sa caboche pour ne pas réitérer l'expérience. Jusque-là, rien de très grave : quelques connexions défailtantes et des rouages un peu grippés. C'était même ça l'ennui : rien n'allait vraiment mal mais tout partait en catimini, comme l'été qui s'en va. C'était un mal de saison.

— Bon, je viens tout de suite.

Laure a fait la moue. De toute manière, elle ne pouvait pas sourire, quelle que soit ma décision. Entre reproches et désapprobation, sa marge de manœuvre était limitée. Je la comprenais : elle réalisait ce que c'est que d'avoir épousé un enfant de vieux. Et elle imaginait déjà quand serait venu mon tour, moi qui étais un vieux mari et un vieux papa.

J'ai rangé mon matériel dans le cabanon de jardin, abandonné mes habits sales dans le garage, puis je suis monté

me raser et prendre une douche. En passant dans la cuisine j'ai grimacé en pensant à la joue de porc confite qui mijotait sur la plaque de cuisson. Elle allait me passer sous le nez en me mettant l'eau à la bouche.

La douche prise à la va-vite laissait aussi une sensation d'instant perdu. Normalement, j'aurais dû gronder les enfants d'être sortis en chaussons, les exhorter à s'habiller et embrasser Laure en manifestant des regrets éternels. Je me suis contenté d'enfiler un jean et une chemise, sans mot dire, sans maudire non plus. En ajustant mon blouson devant la glace de l'entrée, j'ai réalisé que j'avais oublié de me raser et que je ne m'étais pas peigné. Dans le miroir, j'avais l'air d'un autre.

Je ne ressemblais pas à Papa. J'étais nettement moins grand, aussi brun de poil qu'il avait été châtain clair et la peau mate alors qu'il avait le teint assez pâle. Mon nez était long, bossu et étroit, une narine un peu plus réduite que l'autre. Une marque de famille qui me venait du côté maternel. Le sien était large et droit. Comme beaucoup de nordiques, il avait des yeux d'un gris acier légèrement bleuté alors que mes iris colorés vieux chêne attestaient davantage de ma filiation tourangelle. Finalement, seule mon allure élancée et certains traits de mon caractère me rapprochaient plus des Dorban d'origine flamande que de la famille Jacquemin qui avait eu le Val de Loire pour berceau. Quelques attitudes et expressions trahissaient aussi ce patrimoine génétique que je devais pour moitié à mon père. Ce demi-là se faisait discret. L'autre part me faisait un peu une gueule de Manouche.

J'ai pris la route de Clairefontaine. La circulation était presque inexistante mais les nombreuses voitures stationnées en bordure de forêt trahissaient les cueilleurs de champignons éparpillés dans les sous-bois. Des chasseurs quadrillaient les champs, rabattant en lignes ordonnées un gibier invisible. De loin en loin, la campagne résonnait du fracas des calibres 12.

De chez nous, il ne fallait pas longtemps pour rallier la maison de retraite. C'était même pour cette raison que j'avais choisi l'établissement : je pouvais y passer deux ou trois fois par semaine en revenant de mon travail. Certains week-ends, nous allions y déjeuner en famille.

Cela faisait quatre mois que Papa était arrivé à la Claire Fontaine. Il s'y était bien habitué malgré son transfert précipité après une semaine d'hôpital et sept jours supplémentaires en maison de convalescence. Il n'était plus question qu'il reste seul chez lui dans son appartement parisien. Bon gré, mal gré, il avait dû renoncer à son autonomie. Une série de chutes dans la rue et pour finir trois jours passés dans sa salle de bain à demi nu sur le carrelage nous avaient imposé cette solution finale.

J'étais alors en déplacement. Le premier soir, je ne m'étais pas alarmé qu'il ne réponde pas au téléphone. Cela arrivait parfois, s'il s'endormait devant ses papiers ou s'il faisait la lessive. Il ne regardait plus jamais la télévision mais pouvait se laisser hypnotiser par le mouvement régulier du linge et l'exubérance de la mousse qui faisaient leur show de l'autre côté du hublot. Plus rien d'autre n'existait alors.

A partir du deuxième jour de silence téléphonique, je m'étais inquiété. Laure avait essayé de le joindre à son tour, sans plus de résultat. Carla, son aide-ménagère appelée à la rescousse, avait tenté en vain d'ouvrir la lourde porte blindée. Papa avait laissé la clé dans la serrure, interdisant toute intrusion. Alertée, la concierge impuissante devant le battant désespérément clos avait appelé les pompiers. Il avait fallu requérir les spécialistes du GRIMP, le "Groupe d'Intervention en Milieu Périlleux", qui avaient atteint l'appartement du cinquième étage en descendant en rappel depuis le toit. Les sapeurs avaient découpé un volet en acier et cassé une vitre dans la salle de bain. L'effraction était justifiée : depuis plus de 48 heures, Papa croupissait dans sa pisse comme un têtard dans une flaque, incapable de se relever, la chaussette fautive encore entortillée autour de son pied et le quadrillage du carrelage profondément incrusté dans sa joue et sa cuisse.

A l'hôpital Saint-Antoine, le médecin urgentiste s'était étonné qu'il arrive aussi frais malgré ses escarres et un début de déshydratation. Heureusement, ce n'était pas la canicule et il ne s'était pas desséché. On craignait tout de même un syndrome de compression et une rhabdomyolyse résultant de sa longue station allongée, muscles crispés. Finalement, Papa s'en était

bien tiré mais tout le monde s'était accordé sur le fait qu'il ne pouvait plus rester seul bien qu'il soit en assez bonne santé à 90 ans passés. L'aide à domicile portugaise ne suffisait plus désormais. Un mois plus tard, nous devions partir pour des vacances en Corse.

Je m'étais mis en chasse d'une solution de secours, conscient que la seule alternative à son accueil chez nous était le placement. Laure et moi ne voulions pas renoncer à ces vacances tant attendues pas plus qu'à notre intimité familiale. Papa refusait lui aussi toute promiscuité : il avait toujours été solitaire même s'il m'aimait beaucoup et appréciait ma femme. Il prêchait seulement le "chacun chez soi" et ne mélangeait pas les torchons avec les serviettes. Nous ne voulions aller ni contre sa religion, ni contre ses habitudes domestiques. Et nous devions avouer que cette misanthropie nous arrangeait bien !

Restait à trouver un point de chute à peu près décent. On était au mois de juin, ça s'annonçait plutôt mal : les familles se bousculaient aux portes des hospices pour placer leurs vieux devenus encombrants. On m'avait conseillé la Claire Fontaine dans la localité éponyme, célèbre pour ses habitants fortunés et son "Centre National du Football". La maison de retraite était à l'aune de son environnement : établissement haut de gamme, cadre somptueux, service irréprochable, prix en rapport. Malgré tout, j'étais réticent : j'avais l'impression d'abandonner Papa dans un refuge pour chiens errants. De toute manière, cela ne collait pas : il y avait une liste d'attente longue de six mois, voire un an !

J'avais eu une chance incroyable : on m'avait avoué ensuite que Pierre Dorban était passé par erreur en tête des demandeurs. "On", c'était Fabienne que j'avais gratifiée de ma reconnaissance éternelle. Une semaine après le dépôt du dossier, un studio se libérait, son occupant s'étant embarqué pour un voyage sans retour. Papa avait investi la place vacante. Je n'avais pas discuté une seule seconde le prix exorbitant du séjour. Mon père avait une retraite plus que confortable. Et si ça ne suffisait pas, on mettrait l'appartement parisien en location, on vendrait la maison sur la côte basque.

Je craignais malgré tout le pire pour mon père déraciné. Il

n'avait pas besoin des gens, appréciait mon aide lorsqu'elle était indispensable, tolérait Carla parce qu'elle était gentille et Laure parce qu'elle était directe. Mais il avait besoin de son territoire et fuyait plus que tout le changement. Contre toute attente, il s'était vite habitué à sa nouvelle vie. Pourtant, il ne regardait toujours pas la télévision et ce qui lui manquait le plus, c'était sa machine à laver, une Miele à chargement frontal dont le hublot lui rappelait ceux des bateaux de guerre.

Reconstituer le calendrier de cet hiver prématuré m'avait amené aux portes de la maison de retraite. J'ai stoppé devant l'interphone surplombé par un panneau précisant avec ostentation que la Claire Fontaine était un établissement du groupe "Hospitality". C'est Fabienne qui m'a répondu et a ouvert la grille motorisée. On était encore loin de l'heure à laquelle le portail s'actionnait automatiquement à l'approche d'un véhicule. Du regard, j'ai cherché Papa que j'imaginais caché derrière les buissons ou dans l'ombre des arbres. Ne le voyant ni devant le capot, ni dans mon rétroviseur, j'ai stationné mon monospace sur le parking et me suis dirigé vers l'accueil.

Fabienne est venue à ma rencontre. Elle arborait le même air engageant et serviable qu'à notre arrivée, quelques mois plus tôt. Le reste de son physique déjà alourdi par l'âge, ses cheveux ternes et ses yeux délavés, démentaient cette impression de bonheur publicitaire. Elle devait faire semblant d'espérer que ça irait mieux demain, peut-être par tempérament, sûrement par réaction : dans sa profession, rien n'allait jamais mieux. Elle m'a salué puis m'a bien vite rassuré :

— Ne vous inquiétez pas, nous l'avons ramené dans sa chambre. Il est un peu plus calme à présent.

J'ai demandé si ça s'était bien passé, redoutant qu'elle ajoute que l'agent technique avait un œil au beurre noir.

— Nous avons dit à votre père qu'il y avait un risque de verglas et qu'on allait lui commander un taxi... C'était la seule solution. Il a bien voulu rester pour déjeuner, le temps que ça se réchauffe un peu.

J'ai remercié Fabienne en souriant moi aussi, soulagé et quand même un peu étonné que Papa ait gobé un aussi gros

mensonge : l'air était un assez vif mais il faisait beau même si le temps s'ennuageait ; et on était encore bien loin du point de congélation ! Depuis quelque temps, j'avais constaté chez mon père certaines altérations des sens et du jugement. Il avait notamment perdu la notion des durées et des distances. La confusion germaït irrémédiablement dans le sillon de l'âge.

Fabienne m'a laissé à la limite de la suite 24, un petit studio avec toutes les commodités. J'ai toqué à la porte et mon arrivée a été saluée par un « Entrez ! » tonitruant. C'était d'autant plus surprenant que dans la suite de la conversation, Papa prendrait une voix cassée se perchait de plus en plus haut alors même que l'arthrose tassait son grand corps tout tordu.

Il était attablé de guingois devant son plateau. La vue de la nourriture m'a rappelé que j'allais loucher le déjeuner.

— Ça va, Papa ?

Il n'avait pas l'air surpris de me voir. Il avait bonne mine et s'était rasé de près même s'il avait oublié quelques vestiges de barbe qui prospéraient entre les replis du menton. Ses cheveux étaient un peu trop longs et les poils avaient proliféré dans ses oreilles et son nez comme du lierre dans un jardin en friche. Il était vêtu de son costume tabac mais avait bavé sur le col et le plastron de sa chemise. Il semblait plutôt calme. J'ai juste trouvé ses yeux plus bleus qu'à l'ordinaire.

— Ah, mon Julien, tu es en avance, ou alors c'est eux qui sont en retard !

Je l'ai embrassé. Il s'est consciencieusement essuyé la bouche avec sa serviette avant de me gratifier d'un bisou mouillé.

— Il est arrivé mon taxi ?

Je ne l'ai pas repris pour ne pas le contrarier. Je n'ai pas voulu jouer non plus une comédie qui l'aurait conforté dans sa confusion. J'ai regardé d'un air dubitatif le seau où il avait entassé quelques vêtements et des affaires de toilette. Il a suivi mon regard mais n'a pas fait de commentaires.

Dans les premiers temps, j'avais tergiversé, me disant que ces petits délires n'étaient que des dérapages. Cela m'irritait à défaut de m'inquiéter. Il lui arrivait de vivre la nuit, en décalé.

Il s'étonnait tout de même du jour qui tardait à se lever, se présentait aux portes des magasins après la fermeture en grognant contre "ce tas de faignants toujours en grève ou en arrêt maladie", et plaçait dans la conversation qu'il avait quand même pu aller à Saint-Jean pour arroser le jardin, rajoutant que cette année, les citrouilles seraient belles. Laure avait prédit que ça finirait mal. Il fallait être bigrement optimiste, sinon inconscient, pour envisager une amélioration ! Les faits avaient donné raison à mon épouse.

A deux reprises déjà, Papa s'était embarqué pour le Pays Basque avec ses charentaises et ses cabas parce que ce foutu boulanger de Paris n'ouvrait jamais à l'heure et que là-bas, le pain était meilleur. Et puis un "fandango" de chez Etchebaster ou un gâteau basque de la Maison Adam valaient bien le déplacement ! La première fois, il avait croisé la concierge qui l'avait ramené bredouille, le nez écorché par une chute et le pantalon trempé de pisse. Le coup suivant, il avait eu moins de chance et avait erré plusieurs heures avenue Daumesnil, se cassant la figure à deux reprises avant d'échouer au commissariat. J'étais venu le chercher. Comme il était un brin exalté et que les fonctionnaires ne savaient que faire de lui en attendant ma venue et craignaient qu'il ne s'éclipse, on l'avait installé dans la cellule de dégrisement. Heureusement, il était seul. Mais sans toilettes à proximité, n'osant pas déranger le planton, il n'avait rien demandé quand l'envie s'était précisée : à nouveau, son pantalon avait fait les frais de l'expérience. Cela semblait lui avoir servi de leçon : il m'avait promis de ne plus recommencer ses virées aquitaines. Trop naïf, je croyais que cet engagement serait plus facile à tenir maintenant qu'il était isolé à la Claire Fontaine.

J'ai tenté de conserver mon air insouciant, le regardant figé devant son plateau-repas garni de mets plutôt appétissants, surtout pour moi qui n'avais pas déjeuné.

— C'est quoi encore cette histoire, Papa ?

Il a évité mon regard, devinant le sujet de la conversation.

— C'est eux...

— C'est eux quoi ?

— Ils n'ont pas voulu m'ouvrir. Pire qu'en taule !

J'ai soupiré. Le dialogue prenait le chemin habituel et j'hésitais à m'y engager.

— Tu sais bien... Je voulais juste arroser le jardin. Ça fait un moment qu'il n'a pas plu. Les citrouilles, ça demande de l'eau.

Il avait tout faux.

— Papa, il a plu pas plus tard qu'hier !

— Ah ? Je ne sais pas, je ne suis pas allé dehors...

C'était exact ; depuis qu'il était arrivé ici, il ne sortait plus guère. Son seul exercice était la séance de kiné bihebdomadaire et ses déplacements intra-muros quand il acceptait d'aller prendre son repas avec les autres pensionnaires. Le reste du temps, il ne faisait rien ou dormait. Il "réfléchissait à des choses", comme il disait. J'estimais qu'il pensait trop et ne se dépensait pas assez.

Il gardait le nez dans son assiette, chipotant un reste de viande. Il a tenté un coup d'œil derrière la friche de ses sourcils, comme un gamin fautif qui vous regarde par en-dessous, espérant le rire plutôt que la colère. Comme je ne disais plus rien, il a fini par avouer :

— Bon, d'accord, je voulais aller voir si tout allait bien à "Eole" parce qu'en bord de mer, il devait y avoir pas mal de vent. Je m'inquiète pour le toit. Tu sais comment est ta mère...

Ce n'était pas la première allusion directe qu'il faisait à son épouse depuis sa mort. Pourtant, son portrait était posé sur sa table de chevet. Aux traces de doigts qui maculaient le verre, je savais qu'il le prenait souvent en main. Peut-être même caressait-il la photo. C'était un cliché noir et blanc datant de plus d'un quart de siècle, quand elle était encore ma Maman. Ce genre de portrait couleurs de deuil ne s'encadrait pas pour honorer une vivante. Rien qu'à la voir en clair-obscur, on devinait qu'elle n'était plus là. Pourtant, inconsciemment, il ne voulait pas l'accepter.

— Papa, tu sais bien...

Il a réagi un peu vivement.

— Oui, et qu'est-ce que ça change ? Dans cette maison, il y a des affaires auxquelles elle tenait, alors on ne peut pas laisser tout s'abîmer ! Tu connais la côte, avec l'humidité et l'air marin.

Tu imagines ce qu'elle dirait si ses collections étaient endommagées ?

Ce n'était pas totalement faux même si c'était à contretemps.

Ma mère avait la passion de la chine : bronzes, biscuits, porte-plumes, étains, bénitiers, montres, tableaux et gravures, guéridons ou meubles plus conséquents, elle collectionnait tout. Tant qu'elle avait pu, elle avait arpenté les salons d'exposition, couru les brocantes, harcelé les antiquaires. Ses seuls critères : que ce soit plus vieux qu'elle, authentique et beau. Elle avait meublé son appartement parisien et sa résidence secondaire en bord de mer avec le fruit de ses trouvailles. Il y en avait pour une fortune même si le marché de l'antique avait connu des jours meilleurs. Elle avait fini par y mettre tout son amour et sa raison de vivre. Cette flamme avait été soufflée par deux cambriolages successifs, l'un d'abord à Paris l'année du nouveau millénaire et l'autre à Saint-Jean-de-Luz, il y avait moins de quatre ans. En fait, rien de précieux n'avait disparu : les voleurs n'étaient pas des connaisseurs. Ils cherchaient des espèces, de l'or, des alcools, peut-être des papiers officiels. Mais les dégâts avaient été plus sournois, plus tardifs, plus irrémédiables. Ma mère n'avait pas pleuré en apprenant les larcins mais ces larmes retenues s'étaient accumulées. Sa tête avait pris l'humidité puis le reste avait fini par aller à vau-l'eau : un œdème pulmonaire l'avait emportée alors qu'elle avait fêté depuis peu ses 86 ans.

Je n'étais pas certain que Papa se rappelle tous ces détails. J'ai préféré lui rafraîchir la mémoire :

— Papa, tu te souviens que Maman est morte, quand même ?

Il a hésité un moment. Cela m'évoquait mes propres enfants quand ils cherchaient une bonne raison pour contrer l'avis parental ou justifier une désobéissance. Il évitait de croiser mon regard.

— Je ne te dis pas, mais quand même, faudrait que j'aille la voir. Ça fait longtemps... Et puis, comment dirais-je, pour les citrouilles, ça m'ennuie. Il a fait une de ces chaleurs !

Il me soufflait tantôt le froid, tantôt le chaud.

— C'est parce que tu es à l'intérieur, Papa. Dehors, il faisait

plutôt frais ces derniers jours.

Il a paru étonné. La pluie de la veille avait déjà séché dans sa tête. Le gel imaginaire de ce samedi matin était aussi de l'histoire ancienne. Cloîtré dans sa chambre, il lui arrivait souvent de se mêler dans les saisons, de pester contre le temps couvert quand le ciel était clair, de prétendre que le soleil brillait simplement parce que j'avais allumé la lumière. Il croyait distinguer la "pâle étoile du soir, messagère lointaine", dans le double vitrage où se reflétait l'un des spots de sa chambre. Il me soutenait mordicus que c'était bien un astre situé à des années-lumière ! Alfred de Musset avait bon dos... Et si pour lui prouver le contraire j'actionnais l'interrupteur, il évoquait le passage d'un nuage...

Il n'avait rien perdu de son entêtement légendaire.

— Je te dis pas, mais à Saint-Jean...

J'ai rebondi sur le sujet pour attaquer le paradoxe des distances. Avec mon père, depuis quelques mois, on appliquait les principes de la relativité restreinte plutôt que les dogmes de la carte Michelin.

— Pour aller à Saint-Jean-de-Luz, il faut parcourir 750 kilomètres. Ça fait cinq heures trente en TGV et au moins sept heures en voiture, tu es bien d'accord ?

— Oui, enfin ça c'est depuis l'autre Paris...

— On est presque à Paris, Papa. D'ici, c'est même un peu plus compliqué pour prendre le train.

— Justement, c'est pour ça que je préfère y aller en bus ou en taxi !

J'ai soupiré. On repassait par le même chemin de douaniers, à califourchon sur la ligne de partage. Un pas de travers et plouf, on nagerait en pleine folie ! J'ai avancé l'argument financier :

— Papa, un taxi va te coûter une fortune en admettant qu'il fasse le déplacement, ce qui me paraît plus qu'improbable. Quant aux bus, ils ne vont pas à Saint-Jean-de-Luz, c'est trop loin.

— Mais si, le 29, il y va ! Je vois où c'est, de l'autre côté de la Seine.

J'ai compris que Papa confondait point d'arrivée et point de départ, quelque chose comme les gares Montparnasse et

d'Austerlitz d'où s'ébranlaient les trains pour le Sud-ouest, ou encore le bureau des réservations où il avait eu ses habitudes, gare de Lyon. J'ai gardé mon calme, conservé un peu de douceur.

— Tu sais, vu depuis ton appartement, c'est effectivement de l'autre bord de la Seine, mais c'est un peu plus loin quand même.

Il s'entêtait :

— Je ne te dis pas le contraire. Mais bon, en bus, j'en ai pour vingt minutes, trente si ça circule mal. D'ailleurs l'autre jour, je l'ai fait !

Il commençait à m'ennuyer avec ce tic verbal qui justement me disait tout l'inverse. Les "je ne te dis pas le contraire" et les "comment dirais-je ?" répétés à l'envi ponctuaient de plus en plus souvent ses discours décousus.

J'ai étouffé un mouvement d'impatience. L'autre jour l'avait conduit par hasard et par chance au commissariat, un peu chamboulé mais sans trop de dommages. S'il s'échappait de l'EHPAD, il risquait de finir sous les roues d'une voiture.

Comme toujours à ce stade de la discussion, je déployais une logique pédagogue que mes enfants s'efforçaient de comprendre et que mon Père s'ingéniait à démolir : le taxi jusqu'à Montparnasse, le trajet en TGV, Saint-Pierre-des-Corps, Poitiers, Angoulême, Bordeaux, les Landes, Dax et puis l'Adour, le passage de la "frontière" comme il disait autrefois.

— Papa, Bordeaux, c'est à quelle distance ?

— Je sais bien.

— Combien ?

— Comment dirais-je... 500-550 kilomètres ?

— Et les Landes ?

Il a estimé l'étendue en s'aidant de son doigt passé sur la brosse drue de sa moustache qui avait un peu la consistance d'une branchette de pin.

— Cent-cinquante kilomètres ?

Il semblait moins sûr mais c'était parce qu'il s'endormait souvent sur ce bout du trajet.

— Exact, ce qui nous fait 700 kilomètres auxquels tu ajoutes un bon cinquante pour rejoindre Saint-Jean. Tu vois, le compte

est bon !

Et la remarque imparable a suivi :

— Oui, mais ça, c'est depuis l'autre Paris !

J'ai rétorqué qu'il habitait la capitale quelques mois auparavant et qu'à Clairefontaine, on n'en était pas loin.

— Oui, mais c'est pas le Paris du Pays Basque !

Je n'avais pas réussi à comprendre précisément ce qu'était "l'autre Paris" dont il me parlait ni ce "Paris du Pays Basque" qu'il venait d'inventer. Une sorte de clone de la capitale qui devait plus ou moins avoisiner Bayonne ou Anglet...

Il était calme ; je perdais un peu contenance. Je le regardais entamer son fromage en me demandant comment sortir de ce labyrinthe où nous nous égarions. Il avait la quiétude des croyants. Pour lui, cette géographie avait quelque chose de biblique. Je pouvais toujours lui montrer les cartes, les vues satellites et les abaqués de distances, les Via-Michelin ou Google-Maps et leurs itinéraires minutés, cela ne changerait rien. Il me répondrait « Oui » puis se dépêcherait de rajouter « Mais je ne suis pas persuadé, tu sais bien, je suis méfiant ! ».

Je ne savais plus quoi faire.

Une dame de service est passée. Elle a repris le plateau, déposant le dessert intact sur la table. Papa lui a fait signe de l'emporter aussi.

— J'ai plus faim...

— Je vous le laisse, prenez votre temps, essayez !

L'idée m'est venue d'un coup, à cause de cette phrase prononcée sur un ton chantant par une dame originaire des îles. « Prenez votre temps, essayez ! ». La journée était fichue, doublement parce que pour le lendemain on annonçait de la pluie. Alors, autant prendre son temps. Plus rien ne pressait.

— Papa, si tu es si sûr de toi, tu vas me montrer le chemin...

— Pour aller où ?

— A Saint-Jean, pardi !

Un éclair de panique a illuminé son regard. C'était presque gagné. Avec un peu de chance, il abandonnerait et je serais rentré pour prendre le dessert avec Laure et les enfants. Je leur raconterais la dernière de Papi Dorban. Laure hausserait les épaules ou lèverait les yeux au ciel. Les enfants glousseraient en

se moquant un peu de ce grand-père migrateur.

C'était au contraire mal parti. Il m'avait toujours grillé dans les joutes oratoires.

— C'est que, moi je sais y aller depuis l'appartement mais ici, je ne m'y retrouve pas trop...

— Et pourtant, ce matin, tu voulais t'embarquer pour le Pays Basque !

Il m'a adressé un clin d'œil raté aux allures de grimace et a sorti de la poche de son gilet un petit agenda qu'il m'a tendu d'un air matois. Je l'ai feuilleté : ce n'était pas son écriture mais plutôt un tracé féminin ; une dame très occupée à en juger par son emploi du temps.

— J'avais tout prévu, il y a toujours des cartes dans ces trucs-là.

— A qui est-ce ?

— Aucune idée...

J'ai insisté, calmement mais fermement :

— Papa, où as-tu trouvé ça ?

Il a fini par m'avouer qu'il l'avait chapardé dans un bureau. J'ai compris que c'était le poste des infirmières.

— Tu l'as carrément piqué !

— Juste emprunté, je comptais le rendre en revenant.

— D'où ?

— De Saint-Jean...

Nous tournions en rond.

J'ai dit que j'allais le redonner à sa propriétaire, qu'elle devait le chercher, qu'on ne faisait pas des trucs pareils et qu'en plus, des cartes à l'échelle de continents entiers ne servaient à rien.

— Eh bien, c'est pas grave puisque tu m'y emmènes... ...à Saint-Jean.

Il perdait peut-être la boussole mais pas le Nord ! J'ai songé que les emmerdements commençaient, que je ferais peut-être bien de téléphoner à Laure pour la prévenir d'un possible retard. J'y ai finalement renoncé. Je savais bien qu'elle me dissuaderait de faire une chose pareille. J'ignorais même si j'avais le droit d'exfiltrer un résident sans prévenir à l'avance ou signer une décharge. Il me semblait que pour cela, il y avait au moins un cahier des sorties...

— Tu l’as dit, n’est-ce pas ? il a insisté. Promis c’est promis, dédit c’est menti !

Je me suis levé, fouaillé d’incertitude. J’ai pensé un peu lâchement qu’essayer ne m’engageait pas à grand-chose. Une fois sanglé dans la voiture, il n’aurait plus qu’à me suivre, où que j’aille.

— Tu es prêt ? J’ai demandé un peu sèchement. Il faudrait peut-être aller aux toilettes et te garnir, tu ne crois pas ? Je n’ai pas envie que tu t’oublies dans la voiture.

Il a grommelé quelque chose qui ressemblait à « Non, non, ne t’inquiète pas ! » et puis il est entré dans la salle de bain. J’en ai profité pour m’éclipser, le carnet à la main.

Le bureau des infirmières était fermé. Une résidente en déambulateur m’a précisé que le personnel était parti déjeuner. C’était l’heure de la sieste pour les pensionnaires. J’ai aussi trouvé porte close dans le secteur de l’administration. La dame de l’accueil m’a remercié quand je lui ai tendu l’agenda en m’expliquant qu’effectivement, une de ses collègues avait égaré le sien. J’en ai profité pour lui demander s’il serait possible d’emmener mon père faire quelques pas dehors.

— Tant que vous êtes avec lui, il n’y a pas de problème.

Je ne me le suis pas fait dire deux fois et je suis revenu suite 24.

— C’est bon Papa, j’ai même l’autorisation, du moment que tu ne me quittes pas...

Là, j’extrapolais un peu. La bénédiction ne s’appliquait pas au-delà des grilles. J’imaginai que pour aller plus loin, il fallait prévenir officiellement et faire un tas de complications.

J’entendais l’eau qui coulait derrière la cloison. Mon père devait se laver les mains.

— Je n’ai pas précisé qu’on prenait la voiture... Tu crois qu’ils filment les sorties ?

N’obtenant aucune réponse, j’ai voulu répéter sans trop hausser le ton ; ce n’était pas la peine d’ameuter tout le voisinage. Je me suis approché de la porte. Et puis j’ai éprouvé la curieuse sensation de parler aux murs. J’ai pesé sur la poignée et elle s’est abaissée librement. Le battant coulissant a dévoilé une pièce vide et l’eau coulant à fond dans la vasque du lavabo.

Je me suis précipité pour fermer le robinet et, du même pas affolé, je suis allé vérifier le vestiaire. Le manteau d'hiver était là mais pas l'imperméable ni le béret. Je m'étais fait avoir comme un enfant de chœur !

Attrapant mon blouson, je me suis rué dans le couloir, cherchant une issue. J'étais certain de ne pas avoir croisé Papa sans le voir, pas plus qu'il n'avait pu passer incognito devant l'accueil : une détection sonore très bruyante y signalait tout passage. Et puis j'ai compris : avec le beau temps, on aérail les locaux et une des baies vitrées d'un petit salon-bibliothèque était grande ouverte. Il avait dû filer par la porte-fenêtre, passant par la terrasse. Il était tout juste 13 heures 30. Pour quelqu'un qui n'avait pas l'heure et avait perdu la notion du temps, Papa ne se débrouillait pas si mal... Les premiers visiteurs allaient se présenter aux grilles, provoquant leur ouverture automatique et rendant la situation ingérable. Heureusement, j'ai aperçu mon père fuyard en embuscade dans un massif de rhododendrons. Je suis arrivé par derrière et je l'ai attrapé par le bras. Il s'est raidi, s'est retourné, m'a toisé avec un air terrible puis s'est un peu adouci en me reconnaissant.

— Attention, tu vas me faire tomber !

— Ce n'est pas le pire qui pourrait t'arriver si tu continues comme ça...

Il s'est laissé conduire jusqu'à la voiture en grommelant. Par chance, une camionnette masquait l'entrée des bâtiments, bouchant la vue sur le parking. C'était le moment rêvé. Passer par l'accueil eut été plus conforme au règlement mais un peu plus risqué. Je voyais tout à fait Papa claironner :

— On va à Saint-Jean-de-Luz en voiture ! Vous voyez, mon fils, il me croit, lui !

En vieillissant, Papa n'avait pas perdu son goût pour la provocation. En filant à l'anglaise, on évitait les embêtements. De toute façon, nous serions de retour pour le goûter ou au pire pour souper. Ça ne valait pas la peine de remuer ciel et terre.

J'ai aidé mon père à s'installer dans le monospace et je lui ai donné un coup de main pour boucler sa ceinture. J'ai pris le temps de condamner mon mobile au silence. Et puis j'ai mis le contact et me suis avancé lentement dans l'allée. La manœuvre

en douceur ressemblait au largage des amarres, au rythme lent des bateaux dans le port. Comme ces paquebots dont on ne saurait dire s'ils s'apprêtent à aller au mouillage ou bien s'ils appareillent pour un voyage au long cours. Nous, on s'en allait pour découvrir un nouveau monde qui allait surgir du passé comme une île mystérieuse se dégageant soudain des brumes marines. Un univers incertain qui avait bien existé autrefois et que je n'avais jamais soupçonné. Mais de cela, bien sûr, au moment précis où j'abandonnais ma place de stationnement, je n'en avais pas la plus petite idée.